

séchage au soleil, a donné à l'industrie de la sardine américaine une impulsion exceptionnelle.

C'est de 1880 à 1885 que les plus grands pas ont été faits dans ce pays, dans l'industrie de la sardine. Vers la fin de 1885, Eastport comptait vingt fabriques, Lubec en comptait six (aujourd'hui quinze), Robinson deux, et d'autres fabriques étaient bientôt montées le long de la côte du Maine, à Jonesport, à Bar Harbor, à Brooklin, à Southwest Harbor, à Lamoine, à Millbridge, etc.

Il y a en tout aujourd'hui soixante fabriques sur la côte du Maine, et deux dans le Nouveau-Brunswick.

En 1880, l'ensemble de la fabrication comprenait 40,000 caisses (la plus grande partie en sardines à l'huile). En 1885, l'ensemble s'élevait à 250,000 caisses, dont environ 173 préparées à la moutarde. En 1894, la production était de 625,000 caisses, 300,000 pour Eastport, 200,000 pour Lubec et 125,000 pour les autres localités.

Pendant une saison moyenne, Eastport peut faire 57,000 caisses par jour.

Aux débuts de la fabrication, on n'employait guère que l'huile d'olive, mais depuis que l'huile de coton est très répandue sur le marché, elle a été presque entièrement substituée à l'huile d'olive. La quantité d'huile de coton utilisée par les fabriques de conserves de sardines américaines dans une année, est d'environ 400,000 gallons, à 22 cts le gallon en moyenne.

LA PERSPECTIVE DE L'INDUSTRIE LAITIÈRE

Nous avons expédié cette année en Angleterre 73,000 tinettes de beurre, contre 30,000 l'année précédente. C'est déjà un joli résultat, même si les prix payés par les exportateurs ont été bas. Le résultat que nous avons devant nous, détruit les prévisions que nous avons faites l'hiver dernier, que la fabrication du fromage serait encore cette année préférable à celle du beurre. Deux causes nous ont fait passer pour faux prophètes : les bas prix du fromage et l'aide que le gouvernement fédéral a donnée à l'exportation du beurre.

La bonne volonté du gouvernement provincial est restée à l'état de bonne volonté. On n'a payé qu'une somme tout à fait insignifiante en primes à l'exportation.

Les conditions nécessaires pour gagner cette prime n'ont pas permis

à la masse des fabricants de la réclamer et les exigences du commerce ont empêché les exportateurs de s'en prévaloir. Si les conditions eussent été telles que la masse du beurre fabriqué pût en bénéficier ; le montant de la prime eût mis les beurriers en mesure de payer à leurs patrons un prix rivalisant avec celui des bonnes années.

Nous croyons savoir que le gouvernement a l'intention de modifier ses conditions de manière à les rendre praticables ; il s'est renseigné avec soin dans le commerce à ce sujet et nous espérons qu'il fera connaître bientôt ce qu'il entend faire à ce sujet. Une prime que personne ne gagne n'est d'aucune utilité.

Mais l'installation de compartiments frigorifiques sur les vapeurs océaniques a permis à nos exportateurs de livrer du beurre canadien frais sur les marchés anglais. Ce beurre, reçu d'abord avec quelque défiance et auquel on préférerait le beurre " colonial ", c'est-à-dire d'Australie, s'est vu cependant apprécié bientôt comme il le méritait et prenant position à la tête du marché, après celui du Danemark, et celui des crémeries d'Irlande. A un moment donné, il s'est produit une telle rareté dans les stocks en Angleterre—le bon marché ayant stimulé la consommation et la sécheresse ayant diminué la production—que le prix de notre beurre canadien, le seul disponible en grandes quantités, a fait un bond énorme, montant de 100 à 125s. par quintal.

Malheureusement, cette hausse a été aussi éphémère qu'imprévue ; les énormes expéditions qu'elle a provoquées du Canada et des Etats-Unis ont eu bientôt fait d'approvisionner les marchés anglais ; et, les premières expéditions d'Australie étant en vue, les prix retombèrent à 100s et au dessous. En ce moment, les beurres d'Australie, plus frais et moins salés que les nôtres, ont la préférence de 4 à 5s ; mais il est permis de croire que nous pourrions renverser cette différence en notre faveur, lorsque ce sera notre tour d'expédier des beurres frais, en concurrence avec les beurres d'Australie conservés.

Il est peu probable que le gouvernement fédéral se charge encore cette année de la différence entre le fret en compartiment frigorifique et le fret ordinaire. Cette différence sera donc, probablement, à la charge de l'exportateur qui en déduira le coût du prix à offrir sur le marché. Si, au lieu de se tenir dans les prix

de \$5.50 à \$6.50 la tonne, (22 à 26s) le fret par frigorifique montait à \$8.75 ou \$9.00, (40 à 41s) la différence serait de \$3.00 à \$3.25 par tonne de 2240 livres, soit 15 centièmes de cent par livre. Ce n'est pas de nature à faire baisser considérablement les prix.

La situation statistique en Angleterre dénote une diminution sensible des stocks sur l'an dernier ; l'Australie va probablement expédier moins de beurre que d'habitude, car la sécheresse, qui a brûlé sa moisson de blé, a dû faire des ravages énormes dans les pâturages. Des dépêches disent que des troupeaux tout entiers sont morts de faim et de soif dans les pâturages brûlés. Donc, nous pouvons compter qu'il ne restera pas cette année sur le marché ce solde de beurre d'Australie qui a pesé sur les prix le printemps dernier.

Nous concluons, en conséquence, à la perspective d'un marché favorable à nos beurrieres pendant la saison de 1896.

Quant au fromage, la position est plus complexe. Les marchés anglais ont eu, pendant tout l'été, de vieux stocks de fromage de 1894 à écouler ; cela, et d'autres causes probablement, que nous ne connaissons pas, a tenu les prix très bas, non seulement pour nos fromages, mais pour ceux d'Angleterre aussi. S'il y a eu baisse de 25 p.c. en moyenne pendant une grande partie de la saison, sur les prix de nos fromages, les produits anglais ont baissé de 30 à 50 p.c. Quoique l'on se soit plaint de la qualité de nos produits, ce n'est donc pas la seule cause de la baisse.

L'encombrement continuera-t-il le printemps prochain ? Nous ne le croyons pas. Nos expéditions en 1895 ne dépassent que de quelques milliers de meules celles de 1894, et les expéditions des Etats-Unis ont diminué de plusieurs centaines de mille meules. De fait, la fabrication des Etats-Unis a été vendue au dessus du prix praticable pour l'exportation dès la fin d'août ; et tout le fromage d'automne de nos voisins est virtuellement passé dans la consommation domestique, au lieu d'aller faire concurrence au nôtre en Angleterre.

Ou peut calculer que l'Angleterre a reçu d'Amérique, Etats-Unis et Canada, en 1895, 300,000 meules de moins qu'en 1894. Ce déficit est-il suffisant pour rétablir les bonnes relations entre l'offre et la demande chez les marchands de la métropole ? S'il en est ainsi, nous pourrions voir reprendre les prix ordi-